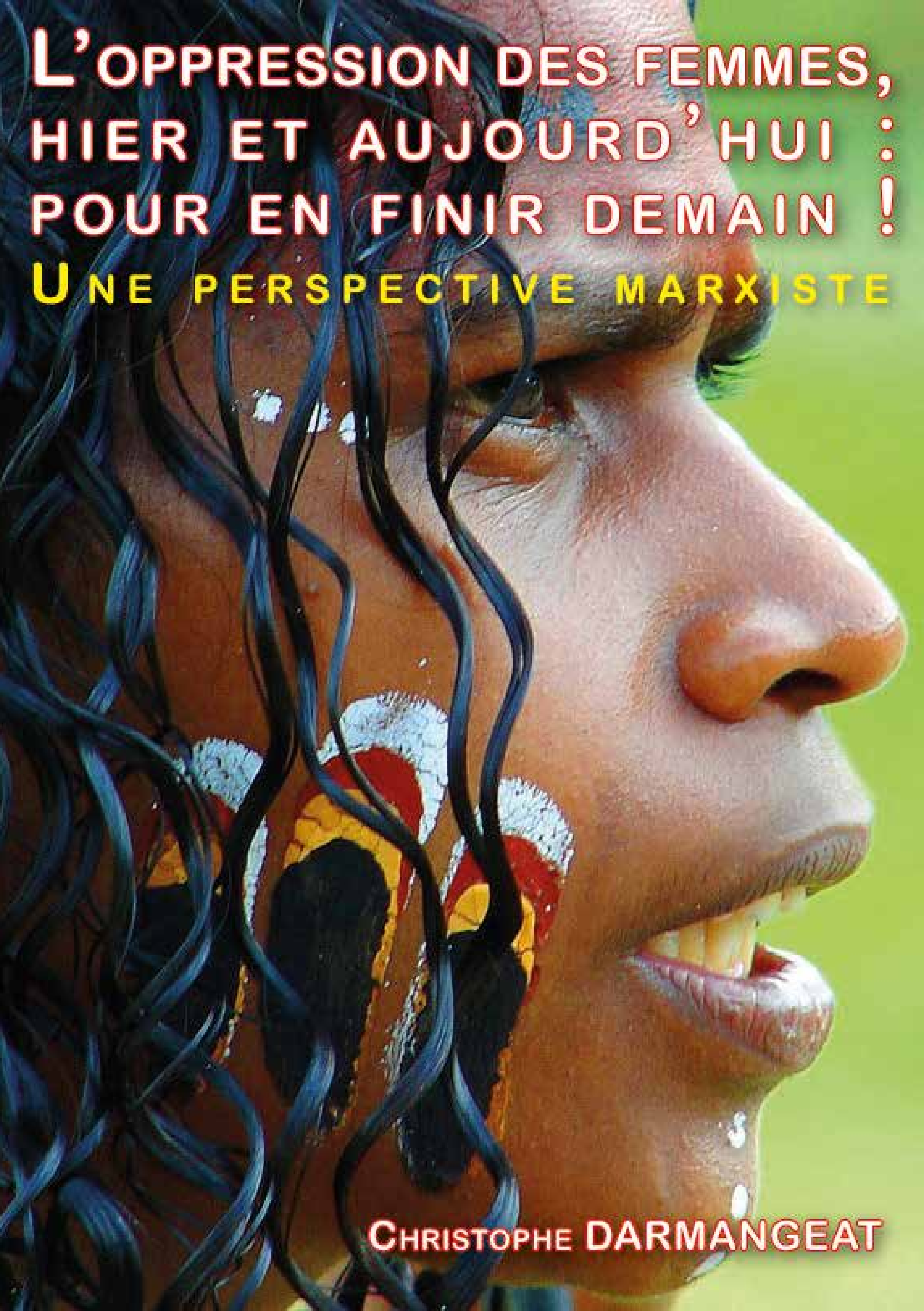
L'oppression des femmes, hier et aujourd'hui : pour en finir demain !

Une perspective marxiste



Christophe DARMANGEAT

Christophe Darmangeat

L'oppression des femmes, hier et aujourd'hui : pour en finir demain !

Une perspective marxiste

Cette brochure a été rédigée à la demande de l'association *Table Rase*, dans le cadre d'une conférence-débat organisée le 16 décembre 2010. Quelques modifications et actualisations lui ont été apportées depuis lors, les dernières en juillet 2023.

Elle reprend les principaux arguments du livre *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était – aux origines de l'oppression des femmes*, Smolny, 2009 (3e édition remaniée 2022).

Retrouvez et poursuivez la discussion sur le blog de l'auteur, *La Hutte des classes* : http://lahuttedesclasses.net

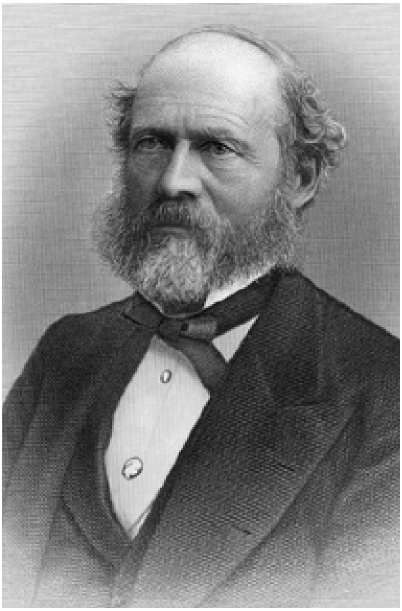
S'intéresser aux rapports entre les sexes dans la préhistoire et les sociétés primitives, quelle drôle d'idée ! Comme me l'a un jour dit un ami en entendant le sujet de mon livre : « *Eh bien dis donc, il y en a qui ont du temps…* ». Pourtant, si à première vue ce thème peut paraître bien éloigné des problèmes actuels et réservé à un petit cénacle de spécialistes, son intérêt dépasse de très loin le plaisir de la connaissance pour la connaissance. L'oppression des femmes continue en effet à représenter un des traits marquants de notre époque – même si bien des sociétés du passé n'ont rien à lui envier de ce point de vue. Or, pour toutes celles et tous ceux qui veulent œuvrer pour que cette oppression disparaisse, il est crucial de comprendre quelles sont ses racines et ses mécanismes, car ce n'est qu'en comprenant un phénomène qu'on peut le combattre efficacement. Telle était déjà la conviction de ceux qui fondèrent le courant socialiste, du temps ou ce mot signifiait encore le renversement complet du capitalisme et l'instauration d'une société égalitaire. Un siècle et demi plus tard, ceux qui n'ont pas renoncé à transformer le monde n'ont aucune raison de se départir de cette saine attitude.

Le marxisme, l'anthropologie et le féminisme

Pour bien des militants qui, au XIXe siècle, se réclamèrent du projet socialiste, et tout particulièrement pour ceux qui se situaient dans le courant marxiste, la question féminine était d'une extrême importance. Pour Karl Marx et Friedrich Engels, les femmes des classes populaires avaient un intérêt tout particulier au renversement du capitalisme, à savoir mettre un terme à la double oppression dont elles étaient victimes, à la fois en tant que femmes et en tant que prolétaires. Sur cette question, ils durent se heurter, parfois durement, à certains autres courants socialistes ; ainsi les proudhoniens, qui estimaient que la place des femmes était au foyer et qu'un des crimes du capitalisme était de détruire la famille traditionnelle.

Morgan et *La société archaïque*

Il n'est donc pas étonnant que Marx et Engels se soient enthousiasmés à la lecture des travaux scientifiques de l'anthropologue Lewis Morgan (1818-1881), dont l'ouvrage majeur, *La société archaïque*, fut publié en 1877. Morgan était un juriste américain parfaitement contemporain de Marx – il était né la même année que lui. Il avait consacré sa vie à étudier les Indiens Iroquois, une confédération de tribus qui vivaient dans le nord-est des États-Unis. Morgan ne s'était toutefois pas arrêté là. Sur la base d'une immense enquête qui avait synthétisé des renseignements recueillis sur l'ensemble du globe, il avait entrepris de reconstituer les grandes étapes de l'évolution des sociétés humaines, sur le plan matériel, mais aussi, et surtout, sur celui de l'organisation sociale. Les tra-



Henry Lewis Morgan (1818-1881)

vaux de Morgan, aux yeux de Marx et Engels, présentaient donc un intérêt considérable. Ils jetaient d'un seul coup la lumière sur des millénaires d'évolution sociale qui avaient précédé l'histoire écrite et sur lesquels, à l'époque, on ne savait pour ainsi dire rien. Ils permettaient de vérifier que la méthode qu'eux-mêmes avaient forgée pour comprendre les sociétés humaines s'appliquait tout aussi bien à ces époques reculées qu'aux temps modernes. Cette méthode, le matérialisme historique, consistait à rechercher les causes les plus profondes de l'évolution des sociétés non dans les idées ou les mentalités des hommes, phénomènes qui devaient eux-mêmes être expliqués, mais dans leurs conditions matérielles d'existence.

Morgan montrait que beaucoup d'institutions considérées à son époque comme « naturelles », c'est-à-dire universelles et immuables, étaient en réalité le fruit d'une évolution historique. C'était en particulier vrai des formes familiales, qu'il pensait liées aux termes dont les différents peuples se servaient pour désigner leurs parents – une partie importante de ses travaux consista précisément à classer et à comprendre ces désignations. C'était également vrai de la situation des femmes, dont les Iroquois montraient qu'elle pouvait être très éloignée de ce qu'on imaginait généralement à l'époque.

Un matriarcat primitif ?

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, en effet, on pensait généralement que la situation des femmes avait forcément été d'autant

moins enviable qu'on remontait vers un passé lointain. Les Grecs de l'antiquité les traitaient en mineures tout au long de leur vie. Les Juifs de l'Ancien Testament n'en avaient manifestement pas une opinion plus élevée. On supposait donc tout naturellement que l'homme dit « des cavernes » ramenait son épouse à la litière conjugale en la tirant par les cheveux après lui avoir au besoin flanqué un bon coup de massue.



Un Iroquois, dans une représentation du XVIIIe siècle

Bien sûr, on savait déjà que chez certains peuples lointains, les choses en allaient tout à fait différemment. Au XVIIe siècle, le jésuite Joseph-François Lafitau (1681-1746) décrivait déjà la société iroquoise, qu'il connaissait pour y avoir vécu, comme une « gynécocratie », un « empire des femmes ». Lafitau en déduisait même que les Iroquois étaient directement apparentés avec certains peuples barbares de la haute antiquité, tels les Lyciens du sud de l'actuelle Turquie, dont plusieurs auteurs grecs rapportaient le rôle de premier plan qu'y tenaient les femmes. Mais durant plus d'un siècle, les théories de Lafitau, très conjecturales, n'eurent que peu d'influence.

Les choses changèrent avec la publication en 1861 du *Droit maternel*, une œuvre du juriste suisse Jakob Bachofen qui eut un retentissement considérable. Bachofen reprenait l'idée que les Iroquois étaient l'image vivante du lointain passé d'autres sociétés. Tout comme les Iroquois, de nombreux peuples barbares, desquels étaient issus les Grecs, reconnaissaient uniquement la filiation en ligne féminine. Jouant un rôle crucial en tant que mères, les femmes se trouvaient alors dans une position qui n'avait rien d'inférieure ou d'avilissante. Tout au contraire, elles étaient hautement considérées, tant dans la société que dans le panthéon – Bachofen était



Johann Jakob Bachofen (1815-1887)

convaincu de l'existence d'une antique et universelle religion de la « déesse-mère ». Selon lui, cette prééminence des femmes avait culminé sous la forme de « l'amazonat », c'est-à-dire de leur domination militaire sur les hommes. Ceux-ci étaient ensuite parvenus à renverser les rôles et à imposer le patriarcat duquel les sociétés occidentales n'étaient toujours pas sorties. Outre les récits des auteurs grecs, Bachofen mobilisait à l'appui de son propos les traces archéologiques (des inscriptions sur les tombes des cimetières) et, par-dessus tout, l'analyse des mythes, dont il était convaincu qu'ils contenaient nécessairement une part de vérité historique.

Dans son analyse de la situation des femmes, Morgan s'appuyait directement sur Bachofen, généralisant ses conclusions à l'ensemble des sociétés de la planète. Ainsi, selon le schéma évolutionniste qu'il proposait, chaque peuple était d'abord passé par un stade où la société était organisée en groupes de parenté auxquels l'appartenance se transmettait uniquement par les femmes – ce qu'on appelle en termes modernes la matrilinéarité. Initialement, les femmes avaient donc partout joui d'une situation tout à fait enviable. C'est seulement à l'âge des métaux que l'évolution économique avait modifié le rapport de force en faveur des hommes, entraînant la subordination des femmes dans toutes les sociétés où existaient les classes sociales et l'État. Pour Morgan, la domination masculine était donc un phénomène relativement récent dans l'évolution sociale. Inconnue durant toute la « Sauvagerie » (nous dirions aujourd'hui le Paléolithique) et dans les premiers stades

de la « Barbarie » (le Néolithique) elle n'était apparue qu'à la fin de celle-ci, à l'aube de la « Civilisation ». Les raisons de ce basculement tenaient au développement des richesses, essentiellement le bétail et les esclaves, qui s'étaient accumulées entre les mains masculines. Les hommes souhaitant transmettre leurs biens à leurs fils (et non, comme en régime matrilinéaire, à leurs neveux) avaient renversé la matrilinéarité et instauré la patrilinéarité, la filiation par les hommes. Et afin d'être dorénavant certains de leur paternité, ils avaient privé les femmes de la liberté qui était précédemment la leur, notamment sur le plan sexuel.

Périodes de la préhistoire et situation des femmes (Morgan – Engels)

SAUVAGERIE Paléolithique		**BARBARIE** Néolithique			**CIVILISATION** période historique
Moyenne feu, pêche	**Supérieure** Arc	**Inférieure** Agriculture	**Moyenne** Irrigation Élevage	**Supérieure** Fer	Écriture Villes État
Australiens	Athapascans	Iroquois	Pueblos	Germains	
Matrilinéarité (« droit maternel ») Place « prééminente » des femmes					
				Patrilinéarité - patriarcat « défaite historique du sexe féminin »	

Engels n'avait guère de raison de douter de ce scénario, et il le reprit à son compte dans son ouvrage de 1884, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Initialement, c'est Marx lui-même qui souhaitait présenter les découvertes de Morgan au public ouvrier et socialiste et qui avait rassemblé de nombreuses notes en ce sens. Mais la mort l'en empêcha, et c'est à Engels qu'échut cette tâche. S'il faisait siennes beaucoup des thèses de Morgan, Engels

montrait toutefois une prudence certaine vis-à-vis des affirmations les plus radicales de Bachofen ; ainsi, le terme de « matriarcat » n'est-il employé à aucun moment dans le corps du texte. Il ne figure qu'une seule fois, dans une préface rédigée plusieurs années plus tard, en étant simplement attribué à Bachofen.

Sur la situation des femmes, à ce qu'affirmait Morgan à propos du passé, Engels ajoutait les raisonnements que les socialistes pouvaient élaborer tant sur le présent que sur les conditions et les voies de l'émancipation future. Engels insistait en particulier sur le fait que celle-ci passait par l'accès des femmes à la production sociale, c'est-à-dire par leur indépendance économique vis-à-vis des hommes. La libération future des femmes faisait donc écho, comme dans un miroir inversé, aux mécanismes qui avaient mené à leur subordination il y a de cela quelques millénaires.

À la suite de Morgan, Engels pouvait donc écrire des phrases telles que : « *Chez tous les sauvages et tous les barbares du stade inférieur et du stade moyen, et même en partie chez ceux du stade supérieur, la femme a une situation non seulement libre, mais fort considérée*[1] », *ou que* « *l'assujettissement d'un sexe par l'autre, (…)* [le] *conflit des deux sexes* [est] *inconnu (…) dans toute la préhistoire*[2]. »

C'étaient là des affirmations cohérentes avec les connaissances ethnographiques de l'époque, qui restaient très parcellaires.

Nouvelles découvertes, nouvelles polémiques

Les décennies qui suivirent furent celles d'un paradoxe. En effet, à mesure que les connaissances ethnographiques s'accumulaient, des doutes de plus en plus nombreux furent jetés sur bien des raisonnements de Morgan, sans même parler de ceux de Bachofen. Dès la fin du XIX^e^ siècle, et plus encore par la suite, il devint manifeste que certaines généralisations auxquelles Morgan avait cru

1 Friedrich Engels, 1884, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Messidor / Éditions sociales (1983), p.58-59.
2 *Ibid.*, p.78

pouvoir procéder étaient trop hâtives. Mais alors que les théories de Morgan étaient de plus en plus critiquées dans le monde académique, elles furent défendues de manière toujours plus énergique, parfois jusqu'à la moindre virgule, par les militants qui se réclamaient du marxisme.

Les deux phénomènes n'étaient bien sûr pas étrangers l'un à l'autre ; en fait, ils s'alimentaient mutuellement. En quelque sorte, dès leur publication, les idées de Morgan avaient été annexées par le marxisme. Critiquer Morgan était donc un excellent moyen, de la part des anthropologues qui possédaient des opinions conservatrices sur la société d'aujourd'hui (et il n'en manquait pas), d'atteindre par ricochet le courant marxiste.

Au sein de celui-ci, il continua de régner durant quelques années une atmosphère de libre discussion ; aussi, certaines thèses de Morgan et, par contrecoup, d'Engels, commencèrent à être remises en cause. La dirigeante bolchevique Alexandra Kollontaï, par exemple, s'y employa au début des années 1920 dans ses *Conférences sur la libération des femmes*. Mais le débat fut bien vite étouffé sous la chape de plomb du stalinisme. Critiquer Morgan, c'était critiquer Engels ; et si l'on pouvait critiquer librement Engels, pourquoi pas Staline et son régime ? Ainsi, les privilégiés qui usurpèrent le pouvoir en Russie procédèrent avec les écrits des fondateurs du marxisme de la même manière qu'avec la dépouille mortelle de Lénine : ils les momifièrent pour en trahir l'esprit.



Alexandra Kollontaï (1872-1952)

Le regain d'intérêt que connurent les questions féministes et, dans une moindre mesure, les idées marxistes dans les années 1970 provoquèrent d'ardentes discussions autour de la préhistoire, de

l'existence d'un matriarcat primitif et de l'origine de l'oppression des femmes. Deux grands camps s'affrontèrent. On trouvait d'un côté celles et ceux qui affirmaient que toutes les sociétés, sans exception, avaient connu sous une forme ou sous une autre la domination masculine. Bien souvent, c'était pour en conclure que l'oppression des femmes ne se laissait pas réduire à la question des classes sociales et de l'exploitation, et que la révolution sociale de l'avenir, contrairement à ce qu'affirmait traditionnellement le courant marxiste, ne résoudrait donc pas automatiquement la question féminine. Face à cette position se dressaient tous ceux qui soutenaient la réalité d'un matriarcat primitif (en donnant à ce terme des sens parfois très différents) et qui niaient en tout cas que la domination masculine ait pu apparaître dans des sociétés antérieures aux âges des métaux. Ce courant incluait, sans s'y limiter, les tenants des positions marxistes traditionnelles héritées de Morgan, et aux premiers rangs desquels se tenait l'anthropologue américaine Eleanor Leacock.

Si elle reprenait les termes du débat qui s'était déroulé à la fin du XIX^e siècle, la discussion faisait néanmoins intervenir une foule d'éléments nouveaux. Dans l'intervalle, le matériau à partir duquel on pouvait raisonner sur l'histoire (et la préhistoire) des rapports entre les sexes s'était en effet considérablement enrichi.

Les partisans d'une variante ou d'une autre du « matriarcat primitif » pouvaient ainsi invoquer, en plus des arguments déjà présents chez Bachofen ou Morgan, le nombre considérable de représentations féminines, gravures et surtout statuettes, laissées par les âges reculés de l'humanité. Ces statuettes, appelées « vénus » ou « déesses-mères » selon le contexte, se retrouvaient tant dans des sites néolithiques que dans tout le Paléolithique supérieur. Qu'elles soient interprétées ou non comme la marque d'un culte à une divinité féminine – l'avocate la plus acharnée de cette thèse fut l'archéologue Marija Gimbutas (1921-1994) – elles ont souvent été considérées comme l'indice d'une haute considération pour les femmes et la féminité. Par ailleurs, les progrès de l'ethnologie avaient confirmé que les Iroquois n'étaient pas une exception : dans d'autres sociétés



La « vénus » de Willendorf
(vers -23 0000)

primitives, qu'on vive de chasse ou d'agriculture, les femmes occupaient une place tout à fait estimable.

D'un autre côté, les témoignages s'étaient également accumulés sur des tribus, de cultivateurs, mais aussi de chasseurs-cueilleurs, où les femmes semblaient être très clairement dominées par les hommes. Cette domination se traduisait notamment par des actes de violence physique ou sexuelle, exercés dans un contexte rituel ou profane. Elle s'exprimait souvent sur le plan religieux, par des croyances qui proclamaient et organisaient l'infériorité des femmes. Dans de nombreux cas, seuls les hommes adultes, après une longue initiation, avaient accès à certains rites qui leur permettaient de pénétrer les secrets de la religion et de manipuler des objets que les femmes et les enfants avaient interdiction de voir ou d'approcher sous peine de mort.

Ces éléments posaient un problème de taille à la séquence des événements reconstituée par Morgan et reprise par Engels. Aussi, les tenants des positions marxistes traditionnelles furent-ils amenés à les disqualifier, soit en niant la réalité de la domination masculine dans ces sociétés, soit en reconnaissant son existence, mais en l'attribuant aux effets du contact de ces peuples avec l'Occident.

Dans certains cas, cette argumentation était tout à fait justifiée ; elle ne permet cependant pas de récuser l'ensemble de ces observations, qui forment un faisceau considérable. On ne peut, sous peine de tordre le cou des faits, nier l'existence de formes parfois très dures de domination masculine jusque dans certaines sociétés économiquement égalitaires, qui ne devaient rien à l'influence de

sociétés plus avancées. Dès lors, l'attitude correcte ne doit pas être de défendre coûte que coûte, au nom de l'orthodoxie, un schéma dépassé, mais de reformuler les raisonnements afin de s'efforcer d'expliquer, toujours à l'aide de la méthode marxiste, ces faits nouveaux.

La moisson des faits

La première des tâches est donc de recenser les faits, en s'efforçant d'écarter tout ce qui peut être dû à un artefact – qu'il s'agisse du contact avec des sociétés développées, des biais liés à l'observateur ou ceux liés à l'interprétation de ces témoignages, toutes choses parfois très difficiles.

Ce travail livre néanmoins un premier résultat : à tous les stades du développement économique et social, y compris pour les sociétés matériellement les plus égalitaires, on trouve des exemples avérés de domination masculine, parfois informelle, parfois très explicite et organisée.

Illustrons cela par quelques cas.

Les chasseurs-cueilleurs nomades

1. Les Inuits

On ne trouve pas chez les Inuits de religion à initiation, ni d'une manière générale d'organisation séparée des hommes servant à justifier et à codifier leur domination sur les femmes. En quelque sorte, on peut dire que chez ce peuple, la domination masculine était informelle. Elle n'en était pas moins palpable. Les hommes, au moins dans certains domaines (en particulier sexuel) pouvaient imposer leur volonté aux femmes sans que la société y trouve quoi que ce soit à redire. Ainsi, dans le nord de l'Alaska : «*Après la puberté, une fille est tout bonnement considérée comme un objet sexuel pour tout homme qui la désire. Il l'attrape par la ceinture comme marque de ses intentions. Si elle résiste, il peut découper son pantalon avec un couteau*



Atanarjuat, héros inuit du film de A. Kunuk (2001)

et entreprendre de l'obliger à avoir un rapport. Que la fille soit consentante ou non, leurs relations sexuelles de passage sont vues comme un sujet sans importance particulière parmi les Inuits. Elles ne constituent pas un motif de vendetta de la part de sa parenté (...) L'agression physique et verbale entre les hommes est réprouvée, mais l'agression sexuelle contre les femmes sous la forme du rapt ou du viol est courante. [3] »

La seule limite pour les agissements d'un homme consistait à empiéter sur les prérogatives d'un autre homme : les conflits au sujet des femmes constituaient le principal motif des affrontements, qui se soldaient fréquemment par la mort d'un des protagonistes.

Un autre ethnologue relève le rôle particulier joué par les femmes âgées, qui servaient en quelque sorte de relais de la domination masculine auprès des plus jeunes – un fait très répandu, et dont certains se sont souvent emparés pour tenter de minimiser

3 Ernestine Friedl, *Women and Men, an Anthropologist's View*, édition électronique, Partie 1, Illustrative cultures, 1975.

la portée de l'infériorisation des femmes : « *La jeune femme était en fait soumise à l'homme et aux femmes plus âgées jusqu'à ce qu'elle ait de grands enfants et qu'elle puisse à son tour contrôler ses brus. La polygynie, beaucoup plus fréquente que la polyandrie, l'échange des épouses, habituellement organisé par les hommes, et la plus grande liberté sexuelle extra-maritale de l'homme étaient d'autres expressions de la domination masculine.*[4] »

2. Les Selk'nam (ou Ona)

Les Selk'nam, une tribu de chasseurs-cueilleurs qui vivait en Terre de Feu, possédaient une religion à initiation, ouverte aux seuls adultes masculins. Ceux-ci se grimaient afin d'incarner des esprits qui, lors des cérémonies, venaient terroriser femmes et enfants.

À un marin britannique qui s'étonnait que les Selk'nam ne connaissent aucune espèce de chefs, l'un d'eux, qui parlait quelques mots d'anglais, répondit : « *Nous sommes tous des capitaines.* » Avant d'ajouter : « *Et nos femmes sont toutes des matelots.*[5] »

Le mythe fondateur des Selk'nam était édifiant : il racontait que, jadis, c'étaient les femmes qui dirigeaient la société et qu'un jour leur domination fut renversée par un soulèvement des hommes. Ceux-ci assassinèrent toutes les femmes sauf les nourrissons et fondèrent une religion qui les tiendrait pour toujours dans la subordination. Il va sans dire que, contrairement à ce que pensait Bachofen, il serait bien imprudent de prendre de telles histoires pour argent comptant ; de tels récits ne viennent nullement appuyer l'authenticité du matriarcat primitif. En revanche, ils jouent de manière évidente un rôle de justification de l'ordre existant, tant vis-à-vis des hommes dominants que des femmes dominées.

---

4 Mitiarjuk, 1966, p. 540, cité par B. Saladin d'Anglure, « Mythe de la femme et pouvoir de l'homme chez les Inuit de l'Arctique central (Canada) », *Anthropologie et sociétés*, vol. 1, n°3, 1977, p. 80.
5 Lucas Bridges, *Aux confins de la Terre*, Nevicata 2020 (1948), p. 251.



Hommes Selk'nam en peintures cérémonielles

Les choses sont néanmoins pleines de subtilités. L'infériorité sociale des femmes Selk'nam, proclamée et revendiquée par les hommes, le fait qu'elles puissent légitimement être battues ou percées de flèches en cas d'infidélité ou de fuite, n'impliquait nullement que le comportement de la femme idéale fut celui d'une épouse en tout point soumise. Pour être réussie, la nuit de noces se devait même d'être mouvementée : « *Il n'était pas bien vu qu'une nouvelle épouse, qu'elle fût jeunette ou d'âge mûr, se livrât avec trop de facilité. Au contraire, il était fréquent que le couple s'affrontât dans un combat en règle. On voyait ensuite apparaître le fiancé la figure vilainement égratignée et parfois avec un œil au beurre noir. Je me souviens qu'un homme me demanda de le soigner pour une forte morsure à l'avant-bras que lui avait infligée la récente épousée, femme énergique et de beaucoup d'expérience.*[6] »

---

6 Lucas Bridges, *op. cit.*, p. 409.

3. L'Australie

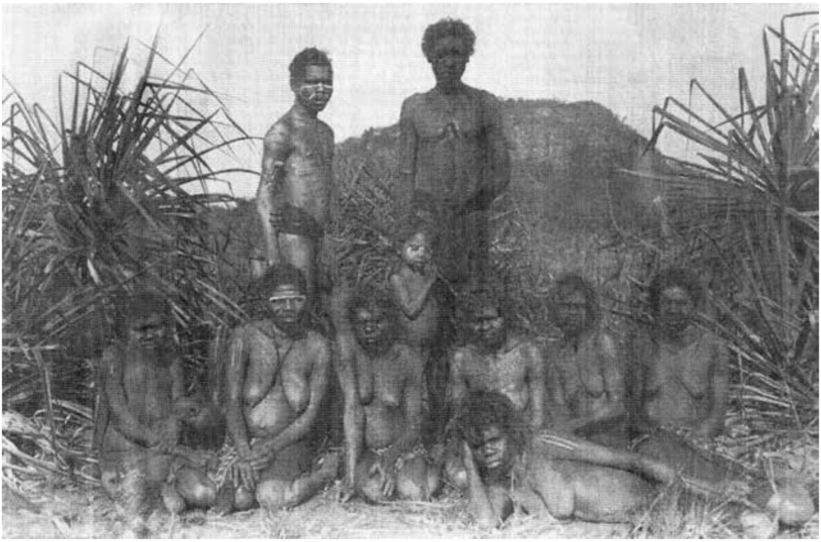
Pour l'étude des rapports entre les sexes dans les sociétés primitives, ce continent occupe une place toute particulière.

Tout d'abord, parce qu'il s'agit du seul endroit de la planète où lors du contact, un immense territoire, aussi vaste que les États-Unis actuels, était uniquement peuplé de chasseurs-cueilleurs nomades qui ne possédaient pour ainsi dire aucune relation avec des sociétés aux techniques plus avancées. Partout ailleurs en effet, leurs homologues avaient été relégués dans les environnements les moins hospitaliers : sur la banquise du Grand Nord, dans les toundras subarctiques, dans les déserts arides ou dans les épaisses forêts équatoriales. En Australie, les Aborigènes occupaient des milieux au climat et à la topologie très diversifiés. À cette particularité, déjà remarquable en elle-même, s'ajoutait une originalité technique : ils étaient en effet les seuls chasseurs-cueilleurs jamais observés à avoir ignoré l'arc, et à continuer à chasser au propulseur.



Un Aborigène chassant au propulseur
L'Australie était le seul continent où l'arc était inconnu

L'Australie représentait donc un ensemble de sociétés d'une importance cruciale pour la compréhension des structures sociales des chasseurs-cueilleurs égalitaires. Les rapports entre les sexes y ont fait l'objet de nombreuses études, et y ont sans doute suscité davantage de polémiques que partout ailleurs. Au XIXe siècle, les premiers témoignages – fort nombreux – concluaient invariablement à l'abominable sujétion des femmes australiennes, le plus souvent caractérisées comme des esclaves, au sens strict ou à peine figuré.



Un australien d'une tribu du Nord, photographié au début du XXe siècle en compagnie de ses six femmes et ses sept filles

Comme chez les Selk'nam, la religion australienne réservait ses secrets les plus intimes aux hommes adultes, punissant de mort la femme ou l'enfant qui aurait porté la vue sur les objets sacrés. Mais dans bien des tribus, et plus encore que chez les Selk'nam, les femmes étaient victimes de violences physiques de la part des hommes, que ce soit dans le cadre familial ou lors de captures opérées par la force dans les groupes voisins. Il n'était pas non plus rare que les hommes australiens se prêtent mutuellement leurs femmes

pour sceller leurs amitiés, ou qu'ils les violent collectivement, à titre rituel ou pénal. La plupart des tribus pratiquaient une polygamie généralisée, qui dans certaines régions pouvait atteindre des records – on rapporte le cas d'un Aborigène qui avait eu 29 épouses durant son existence.

Au cours du xx^e^ siècle, certains chercheurs – mieux vaudrait sans doute dire : certaines chercheuses, tant les femmes furent majoritaires dans ce mouvement – menèrent des travaux qui nuancèrent beaucoup cette impression. Loin d'être des jouets entre les mains des hommes, les femmes possédaient leurs propres stratégies, leurs propres réseaux d'influence et, souvent, leurs propres rites religieux. Plusieurs représentants de ce courant n'hésitèrent pas à aller jusqu'à conclure que la domination masculine n'était qu'une illusion d'optique qui n'avait aucune réalité.

Il n'est bien sûr pas possible ici de discuter en détail des arguments des uns et des autres. Disons simplement que la réalité se situait quelque part entre les deux positions. S'il est caricatural de dépeindre la situation des femmes australiennes comme celle de quasi-esclaves, et si les choses pouvaient varier considérablement d'une tribu à l'autre, la domination masculine était générale, ainsi que l'écrivent deux spécialistes peu suspects d'antipathie à l'égard des Aborigènes :

« *Dans l'ensemble, un homme possède davantage de droits sur sa femme qu'elle n'en a sur lui. Il peut la répudier ou la quitter à son gré sans donner d'autres raisons que son bon plaisir. Elle (...) ne peut le quitter, en fin de compte, qu'en s'échappant, autrement dit, en prenant un autre conjoint ; mais dans ce cas, le mari est parfaitement en droit de s'en prendre à elle et à son amant. La nouvelle union n'est pas considérée comme un mariage valide tant que le premier mari n'a pas renoncé à ses droits sur elle ou accepté une compensation (...) De plus, un homme a le droit de disposer des faveurs sexuelles de sa femme comme il l'entend, avec ou sans son consentement (...) Elle ne peut pas, cependant, en faire de même avec lui. En termes formels, le 'prêt d'épouse' n'a pas comme*

contrepartie le 'prêt d'époux'. (…) En résumé, le statut des femmes, pris globalement, n'est pas égal au statut des hommes, pris globalement.[7] »

Ce jugement n'est pas dû, comme on pourrait le soupçonner, au fait que les observateurs étaient étrangers aux sociétés qu'ils étudiaient. Dans son autobiographie l'Aborigène Waipuldanya a ainsi pu dire de sa mère : « *Elle était totalement soumise à son mari, mon père Barnabas – une servante, une génitrice pour ses fils, le rôle qui lui était prescrit par la dictature de la tribu en raison d'un schéma sociologique inflexible.*[8] »

Les cultivateurs et éleveurs

En ce qui concerne des peuples ayant connu la révolution néolithique et tirant donc, au moins en partie, leur subsistance de l'agriculture et de l'élevage, on trouve là aussi des exemples flagrants de domination masculine – même, et il faut le souligner, chez ceux où les inégalités matérielles entre individus ne se sont pas encore développées.

Un des exemples les plus célèbres est celui des Baruya de Nouvelle-Guinée, étudiés par l'anthropologue Maurice Godelier[9]. Ce peuple offre l'image d'une organisation minutieuse de la domination d'un sexe par l'autre au travers d'un ensemble de croyances magico-religieuses. Les hommes entretenaient de mille manières une idéologie de supériorité sur les femmes. L'initiation religieuse des jeunes mâles exigeait qu'ils soient soigneusement séparés des filles et des femmes durant toute leur adolescence. Jusqu'à leur mariage,

7 Catherine & Ronald Berndt, *The world of the first Australians*, Canberra: Aboriginal Studies Press 1992 [1964], p. 208.
8 Douglas Lockwood, *I, the Aboriginal*, Adelaide : Rigby, 1974, p. 11-12.
9 voir Maurice Godelier, *La production des grands hommes*, Flammarion, 1982.



Un rassemblement de guerriers Baruya

ils vivaient ainsi entre eux dans une maison spéciale, apprenant à redouter la gent féminine et à se prémunir de ses effets maléfiques.

Dans la société baruya, la supériorité des hommes était marquée de toutes parts : dans les dénominations de parenté comme dans la géographie, dans la valorisation des activités économiques comme dans les secrets religieux. Ainsi un jeune garçon était-il automatiquement considéré comme l'aîné de toutes ses sœurs, même de celles nées avant lui. Dans le même esprit, tous les chemins qui serpentaient dans les villages étaient dédoublés, l'un se situant quelques mètres en contrebas de l'autre ; naturellement, le plus élevé était réservé aux hommes. Lorsqu'il arrivait malgré tout à des femmes de croiser la route des hommes, elles détournaient le regard et se cachaient le visage sous leur cape, tandis qu'ils passaient en les ignorant. Les femmes n'avaient – entre autres – pas le droit d'hériter la terre, de porter les armes, de fabriquer les barres de sel. Les outils servant à défricher la forêt leur étaient également interdits, de même que leur était interdite la fabrication de leurs propres

bâtons à fouir. Quant aux objets sacrés, flûtes et rhombes, ils étaient protégés du regard des non initiés, enfants et femmes par la peine capitale. Et si l'homme pouvait à tout moment répudier son épouse ou la donner à qui bon lui semblait, celle-ci ne pouvait quitter son mari sans s'exposer aux châtiments les plus sévères.

S'ils sont un cas extrême, les Baruya ne sont nullement une exception. L'ensemble de la Nouvelle-Guinée, au-delà des différences parfois très importantes d'un peuple à l'autre, était tout entière marquée par une domination masculine très affirmée. Certaines de ces sociétés, contrairement aux Baruya, connaissaient les inégalités de richesses. Mais d'un point de vue technique, tous ces peuples se situaient peu ou prou au stade où en étaient les Iroquois, pratiquant des formes rudimentaires d'agriculture et d'élevage et utilisant des outils de pierre.

Or, non seulement les hommes des sociétés économiquement inégalitaires n'opprimaient globalement pas davantage leurs femmes que ceux des sociétés qui étaient demeurées égalitaires, mais c'était même dans ces dernières que se manifestaient les formes les plus ouvertes de la domination masculine, en particulier les initiations des jeunes garçons élevés dans la crainte et l'horreur des femmes.

Le bassin amazonien, où les inégalités de richesse étaient virtuellement inconnues, présente bien des points communs avec la Nouvelle-Guinée. Là aussi, qu'il s'agisse de sociétés de purs chasseurs-cueilleurs ou de cultivateurs, les femmes étaient globalement dominées par des hommes. Et là encore, souvent, ceux-ci pratiquaient une religion dont eux seuls détenaient les secrets, et ils usaient régulièrement et de manière légitime de violences sexuelles et physiques contre les femmes.

Chez les Amahuaca :

« *En général, les hommes exercent sur les femmes une autorité considérable (…) Une fois marié, un homme peut frapper [sa femme] sur les épaules, les bras, les jambes, les fesses ou le dos avec un gourdin spécial en bois dur, qui possède une lame aplatie aux bords effilés. Une baston-*

nade avec un tel gourdin peut être si sévère que la femme sera ensuite à peine capable de marcher durant plusieurs jours. Une femme peut être battue pour avoir irrité son mari de maintes manières, par exemple en ne préparant pas de la nourriture lorsqu'il le désirait ou en versant trop de sel (une denrée récemment acquise par le commerce) dans son plat.[10] »



Indien Mundurucú

Quant aux Mundurucú, dans ce qui se voulait un trait d'humour, ils firent un jour allusion aux viols collectifs par lesquels ils sanctionnaient les femmes récalcitrantes en confiant à un ethnologue : « *Nous domptons nos femmes avec la banane.*[11] »

Une domination masculine universelle ?

Tous ces exemples proviennent de sociétés qui se situent aux premiers échelons du développement technique. Ils prouvent que la domination masculine est compatible avec une structure sociale dépourvue de classes, voire de simples inégalités économiques. Ce fait, à lui seul, impose de réviser le schéma hérité de Morgan : d'une part, dans ces sociétés au moins, il faut expliquer la domination masculine autrement que par la volonté supposée des hommes de trans-

10 Gertrude E. Dole, « The marriages of Pacho: a woman's life among the Amahuaca » in *Many sisters*, C. Matthiason (ed.), London: Free Press, 1974, p. 12-13.

11 Robert F. Murphy, « Matrilocality and Patrilineality in Mundurucú Society », *American Anthropologist*, New Series, Vol. 58, n°3, 1956, p. 433.

mettre leurs possessions à leur progéniture ; d'autre part, ces observations suggèrent (même si en elles-mêmes, elles ne le prouvent pas) que cette domination masculine remonte à une époque très reculée.

Pour autant, on ne peut considérer la domination masculine comme un trait partagé au même titre par toutes les sociétés de ce type. Les Iroquois ne sont pas une exception. Tant parmi les chasseurs-cueilleurs égalitaires que les agriculteurs, on a identifié d'autres peuples où les rapports entre hommes et femmes étaient plus équilibrés, et où la subordination des femmes apparaissait comme ténue, si ce n'est inexistante.

Chez les chasseurs-cueilleurs, on peut citer les San (Bushmen) des déserts du sud de l'Afrique, rendus célèbres il y a quelques années par le film *Les dieux sont tombés sur la tête*. De l'un de leurs groupes, les Nharo, on apprend par exemple qu'il « *semble exister une égalité des sexes presque totale dans la relation entre frères et sœurs*



Une femme San

et, peut-être, une légère prédominance féminine dans la relation entre époux.[12] »

Ce sont aussi les indigènes des îles Andaman, dans le Golfe du Bengale, dont le premier ethnologue à les avoir observés au XIXe siècle, rapporte dans une sentence toute empreinte de morale victorienne que « *l'un des traits les plus frappants de leurs rapports sociaux est l'égalité et l'affection affichées qui s'établissent entre un mari et sa femme ; (...) la considération et le respect avec lesquels les femmes sont traitées pourraient avantageusement servir d'exemple à certaines classes de notre patrie.*[13] »

Mentionnons également les Mbuti de la forêt équatoriale africaine, chez qui « *une femme n'est en aucune manière inférieure à un homme.*[14] »

Cette configuration se retrouve également chez de nombreux peuples agriculteurs ou éleveurs. Outre les Iroquois, citons les Khasi de l'Inde, les Minangkabau de Sumatra, les Ngada de l'île de Florès ou les Na (également appelés Mosuo) de Chine, ce peuple qui, fait sans doute unique au monde, ne reconnaît socialement ni le mariage ni la paternité.

Il serait impropre de qualifier toutes ces sociétés de matriarcats. Ce terme, au sens strict, signifie le « pouvoir des femmes ». Or, dans aucune société connue, les femmes n'ont le pouvoir, c'est-à-dire le pouvoir sur les hommes – alors que dans les patriarcats, les hommes ont bel et bien le pouvoir sur les femmes.

Dans certaines existe en revanche le « droit maternel » dont

12 Alan Barnard, « Sex Roles among the Nharo Bushmen of Botswana », *Africa: Journal of the International African Institute*, Vol. 50, No. 2, 1980, p. 119.
13 Edward Horace Man, « On the Aboriginal Inhabitants of the Andaman Islands (Part I, II, III) », *The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 12, 1883, p. 327.
14 Colin M. Turnbull, *Wayward servants: the two worlds of the African pygmies*, Eyre and Spottiswoode, 1965, p. 271.

parlait Bachofen : les individus sont répartis dans des groupes de parenté, clans ou lignages, où l'appartenance est transmise uniquement en ligne féminine. Mais contrairement à ce que pouvaient croire Bachofen, Morgan ou Engels, les clans matrilinéaires ne sont pas nécessairement synonymes d'une haute situation des femmes. Les Nharo, les Andamanais ou les Mbuti n'ont pas du tout de clans, et donc pas de matrilinéarité. Cela n'empêche pas les femmes d'occuper une position favorable. Inversement, la Nouvelle-Guinée, l'Australie ou l'Amazonie comptent de nombreuses sociétés matrilinéaires dans lesquelles les femmes sont néanmoins très clairement infériorisées.



Femmes Na (Mosuo) en 1926

Ces peuples où les femmes font jeu sensiblement égal avec les hommes, ne sont donc pas, si les mots ont un sens, des matriarcats. Mais il serait tout aussi trompeur de parler à leur propos d'une « égalité des sexes ». Car les rapports entre les sexes y sont à mille lieues de l'égalité telle que nous la concevons dans notre monde moderne.

Remonter le temps…

Les faits qui viennent d'être présentés concernent uniquement des sociétés sur lesquelles nous disposons d'observations directes, et qui étaient donc encore vivantes dans les derniers siècles. Dans quelle mesure peut-on considérer qu'ils donnent une image fidèle du passé, comme si ces sociétés étaient en quelque sorte restées figées à un stade antérieur ? C'est précisément cette démarche qu'appliquaient Mor-

gan et Engels, en supposant de surcroît que le cas iroquois était généralisable et qu'il représentait le modèle universel de « l'économie communiste domestique » typique de la « Barbarie inférieure ». Mais il est clair que les choses ne sont pas aussi simples, d'autant plus que l'ethnologie a montré que sur une même base technique et économique, certains rapports sociaux sont susceptibles de varier considérablement – c'est le cas de ceux qui prévalent entre les sexes. Inversement, il serait absurde de rejeter par principe tout raisonnement par analogie entre les sociétés observées en ethnologie et celles qui ont pu exister dans le passé. On ne peut donc qu'adopter une attitude prudente, en s'efforçant de cerner au plus près quels sont les éléments que l'on peut extrapoler, et avec quelle confiance.

En ce qui concerne la domination masculine, répétons-le, sa présence, à des degrés divers, dans une très grande majorité de ces sociétés remet clairement en cause l'idée selon laquelle elle serait incompatible avec l'égalitarisme économique et qu'elle serait nécessairement apparue tardivement, avec l'émergence des classes sociales. Mais si l'on peut donc affirmer que cette domination pouvait fort bien exister dans le passé néolithique ou paléolithique, il est beaucoup plus difficile de démontrer formellement que tel était bien le cas. Trois arguments plaident néanmoins en ce sens.

Le premier est que si l'on rejette l'idée que la domination masculine plonge ses racines loin dans le passé, il faut expliquer quand et pourquoi elle serait apparue dans ces sociétés un peu partout sur la planète, à une époque nécessairement récente et par conséquent de manière indépendante. Pour ne parler que des chasseurs-cueilleurs, à quelle période et pour quelles raisons les hommes se seraient-ils mis à dominer les femmes chez les Inuits, en Terre de Feu, en Australie, etc. alors qu'ils ne le faisaient pas il y a quelques millénaires ? Personne ne s'est aventuré à répondre à cette question, et pour cause : une telle réponse, quelle qu'elle soit, nécessiterait des hypothèses très lourdes et hasardeuses – bien plus, en tout cas, que d'admettre tout simplement que les mêmes causes produisant les mêmes effets, la domination masculine, dans ses mille nuances,

existait déjà dans la plupart des sociétés préhistoriques depuis des temps très reculés.



« Femme préhistorique », tableau de James Tissot, 1895

Le second argument concerne la division sexuée du travail qui, comme on le verra dans la partie suivante, constitue une dimension fondamentale de l'inégalité des rapports entre les sexes. Sous certaines conditions, cette division sexuée du travail peut imprimer sa marque sur les corps des individus et être identifiée par les traces archéologiques. Pour le Néolithique, toutes les études confirment son existence et sa conformité avec les observations ethnologiques – en particulier, l'association étroite entre les hommes et les armes. Le Paléolithique, malheureusement, est beaucoup plus avare en vestiges. Les sépultures sont très rares et les squelettes souvent en mauvais état, ce qui fait qu'il est très difficile d'avoir des certitudes. Le seul indice disponible, récemment découvert, révèle une marque sur certains coudes droits d'individus masculins – et d'eux seuls – qui serait compatible avec la répétition du geste du lancer et dont la plus ancienne est vieille de 25 000 ans [15]. Ajoutons sur ce point que même si ces dernières années, les annonces tonitruantes à propos

15 Sébastien Villotte, et Christopher J. Knüsel, 2014, « "I sing of arms and of a man…": medial epicondylosis and the sexual division of labour in prehistoric Europe », *Journal of Archaeological Science*, vol. 43, p. 168-74.

de femmes chasseuses se sont multipliées, l'écho donné à ces travaux est inversement proportionnel à leur solidité ; c'est notamment le cas d'une étude emblématique publiée en 2020 à propos d'un squelette péruvien en particulier et de l'Amérique paléolithique en général. En fait, au-delà de tel ou tel cas archéologique, c'est aujourd'hui l'idée d'une absence de division sexuée du travail au Paléolithique qui fascine les milieux progressistes, comme si cette idée constituait en quoi que ce soit un appui pour les aspirations féministes actuelles [16].

Enfin, ces dernières années, une troisième catégorie d'indices a été apportée par le renouveau des approches dans l'étude des mythes. Certains chercheurs ont en effet appliqué à leurs éléments constitutifs (les « mythèmes ») les méthodes forgées pour reconstituer l'arbre généalogique des espèces vivantes à partir de leur ADN. Les arbres que l'on peut bâtir ainsi pour les mythes s'avèrent remarquablement cohérents avec ce que l'on sait des migrations humaines. Ils permettent de situer l'époque et le lieu de la naissance de certains récits ; par exemple, celui selon lequel l'humanité est apparue sur Terre en émergeant d'un monde souterrain, ou celui qui raconte comment elle fut jadis presque entièrement exterminée par un déluge. En ce qui concerne les rapports hommes-femmes, comme on l'a vu à propos des Selk'nam de la Terre de Feu, un ensemble de mythes font état d'un matriarcat primitif qui mena au chaos et qui fut renversé, instaurant et justifiant ainsi l'ordre actuel du monde, dirigé par les hommes. Si de tels récits ne permettent nullement de conclure à la réalité de ces matriarcats révolus dont ils font état, ils sont en revanche les indicateurs fiables d'une domination masculine dans les sociétés qui les racontent et qui les transmettent. Or la reconstitution opérée par les chercheurs montre que de tels nar-

---

16 Pour une présentation de cette étude et une critique de ses conclusions, voir sur mon blog *La Hutte des classes*, le billet « Les femmes et la chasse au Paléolithique : une récente découverte bouleverse-t-elle la science ? » du 20 novembre 2020.

ratifs remontent probablement au moins à l'époque où sapiens est sorti d'Afrique, il y a plus de 60 000 ans [17].

La domination masculine – avec toutes ses variations locales – constitue donc probablement un phénomène extrêmement ancien, bien qu'il soit très difficile de se prononcer de manière plus précise sur cette ancienneté. Au demeurant, rien ne permet d'exclure la possibilité qu'elle plonge ses racines dans la biologie et que l'humanité en ait hérité de la branche des primates de laquelle elle descend : nos cousins chimpanzés robustes, à la différence de nos autres cousins chimpanzés bonobo, sont marqués par une domination des mâles très prononcée. Est-il besoin de préciser que même si cette hypothèse était avérée, le programme féministe n'en serait nullement affaibli ? Homo sapiens se caractérise par son évolution culturelle, c'est-à-dire par sa capacité à produire des formes d'organisation sociale (et des valeurs morales) indépendantes de son héritage biologique. Dans un autre ordre d'idées, si les marxistes œuvrent pour la réorganisation de la société humaine sur une base collectiviste et internationaliste, c'est parce qu'ils la considèrent comme une nécessité eu égard au développement économique et social, et non parce qu'elle correspondrait à on ne sait quelle nature humaine. Il en va exactement de même pour les rapports entre les sexes.

Quoi qu'il en soit, et de manière symétrique, l'idée avancée par Bachofen et reprise par Engels d'une « défaite historique du sexe féminin » qui serait intervenue à l'aube de la formation des classes sociales et de l'Etat apparaît très discutable, pour au moins deux raisons. La première est que la domination masculine, comme on l'a vu, a été observée dans des sociétés encore très éloignées de ce stade, et qu'elle était donc manifestement d'ores et déjà présente bien avant lui. La seconde est qu'il n'est pas si certain que la situation des femmes se soit systématiquement dégradée avec l'appari-

---

17 Julien D'Huy, 2019, « Matriarchy and Prehistory: A Statistical Method for Testing an Old Theory », *Les Cahiers de l'AARS*, n° 19, p. 159-70.

tion de la richesse, puis des classes sociales. Une telle dégradation, en tout cas, est loin de se dégager clairement de l'examen des données disponibles. Dans certains cas, comme en Nouvelle-Guinée, le mouvement semble même inverse : c'est dans les sociétés les plus égalitaires sur le plan économique (comme celle des Baruya) que les femmes sont les plus directement et les plus cruellement opprimées par les hommes. Quant aux évolutions défavorables aux femmes qui seraient intervenues avec l'émergence de la « civilisation », elles sont probablement moins dues à l'approfondissement des inégalités économiques en général qu'à un ensemble de facteurs dont, par exemple, l'introduction de la culture attelée. Dans l'Antiquité, les rapports entre les sexes variaient ainsi significativement d'un État à l'autre et, pour autant qu'on puisse le savoir, la situation des femmes égyptiennes paraît avoir été beaucoup moins défavorable que celles des Grecques, des Romaines ou des Chinoises.

La division sexuelle de la société

Quelle « égalité des sexes » ?

Le vocabulaire qui désigne les réalités sociales est souvent plus trompeur qu'éclairant et le terme d' «égalité des sexes», bien qu'il soit consacré par l'usage, n'échappe pas à cette règle.

Il est facile de se rendre compte que ce que l'on entend ici par «égalité» est en réalité l'identité – et il y a là plus qu'une nuance; car deux choses peuvent être égales tout en étant différentes. Or, pour ne parler que de l'égalité en droit, nul féministe ne songerait par exemple à réclamer que les droits des hommes et ceux des femmes soient «différents mais égaux». Une telle revendication n'aurait aucun sens, ne serait-ce que parce qu'il est absolument impossible de dire avec quoi il faudrait mesurer des droits différents pour déterminer s'ils sont égaux. Ce que les féministes ont toujours réclamé, et que les anti-féministes ont toujours combattu, c'est bel et bien l'identité des sexes; une identité non du point de vue de la biologie, cela va sans dire, mais du point de vue de la société. C'est le fait que les hommes et les femmes aient, pour commencer, non des droits «égaux», mais les mêmes droits.

On sait depuis longtemps – Engels l'expliquait déjà de manière limpide – que «l'égalité» juridique (si mal nommée) n'est pas l'égalité réelle (elle aussi, mal nommée): elle n'en est que la condition nécessaire. Ainsi, cette «égalité» réelle sera synonyme d'une complète identité des sexes ou, pour utiliser un vocabulaire plus moderne, de

la disparition des genres : dans la société, hommes et femmes auront non seulement les mêmes droits, mais ils occuperont, dans les faits, une place identique. Les deux sexes effectueront indifféremment les mêmes types d'études, les mêmes métiers et le même type de tâches non rémunérées. Il n'y aura plus ni centres d'intérêt, ni occupations, ni lieux, ni attitudes « d'hommes » et de « femmes ». Voilà pourquoi l'idéal moderne de l'égalité des sexes est celui d'une société dans laquelle les genres auront disparu, et où seul demeurera le « genre humain ».

Or, toutes les sociétés primitives, que les hommes y oppriment les femmes ou que les deux sexes occupent des places plus équilibrées, se situent aux antipodes de cette conception. Si elles n'assignent pas toutes une valeur différente aux rôles et aux occupations de chaque sexe, elles sont néanmoins marquées par une profonde séparation entre les sexes, qui leur fait concevoir les hommes et les femmes comme deux entités tout à fait différentes, dont il n'est pas imaginable qu'elles puissent jouer le même rôle social. Autrement dit, même si toutes ces sociétés n'étaient peut-être pas machistes, toutes étaient sexistes, de la même manière qu'une société qui assigne ses membres à certaines tâches, à certains lieux et à certains comportements en fonction de leur couleur de peau est une société raciste.

La division sexuelle du travail

Tous les témoignages concordent : même si c'est à un degré susceptible de varier d'un peuple à l'autre, les sociétés primitives se caractérisent toutes par une division sexuelle du travail très marquée. Celle-ci, à son tour, rejaillit sur toutes les autres dimensions de la vie sociale.

Les choses allaient parfois si loin qu'on a par exemple pu écrire des tribus de l'Ouest australien « *qu'on peut mieux les comprendre comme deux systèmes séparés. Les instruments de travail, les techniques employées, l'organisation du travail, les voies de redistribution du pro-*

duit et l'idéologie présidant à ces activités sont notablement différents pour les hommes et pour les femmes (...) *Le seul point d'intersection entre les activités économiques masculines et féminines se situe dans la consommation.*[18] » Et dans toute l'Australie, hommes et femmes étaient métaphoriquement désignés par leur principal outil : ils étaient littéralement des « lances » et des « bâtons ».

La ségrégation sexuelle était parfois extrême, comme chez les Huli de Nouvelle-Guinée : « *Les hommes et les femmes* (...) *vivent dans des maisons indépendantes, éparpillées dans les jardins, et les célibataires* (...) *habitent souvent séparément des hommes mariés.* (...) *À l'exception des petits garçons, aucune personne d'un sexe n'entre dans la maison du sexe opposé. Les jardins huli sont également divisés en lotissements masculins et féminins, et l'épouse surprise sur les terres de son mari sera sévèrement battue. Il en résulte que les hommes et les femmes récoltent séparément leurs propres patates douces et cuisent leurs repas chacun de son côté sur son propre foyer. Les deux sexes ne consomment des aliments cuits dans le même four en terre que lors des repas communautaires.*[19] »

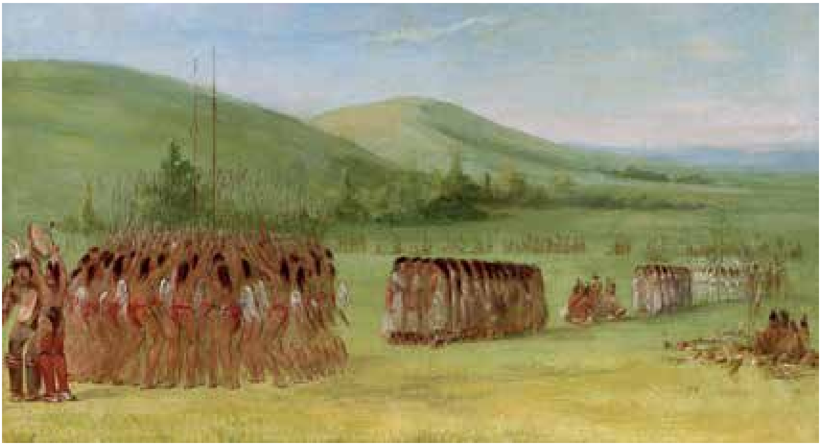


Les Huli de Nouvelle-Guinée :
champions de la décoration corporelle...
et de la ségrégation sexuelle

18 Annette Hamilton, « Dual Social Systems: Technology, Labour and Women's Secret Rites in the eastern Western Desert of Australia », *Oceania*, n°51, 1980, p. 12.

19 Robert Glasse, « Huli of Papua; À Cognatic Descent System », *Ca-*

Cette séparation se remarque même chez les peuples dépourvus d'une domination masculine marquée. Morgan notait ainsi des Iroquois : « *Les coutumes et les modes de vie indiens divisaient socialement les gens en deux grandes classes, hommes et femmes. Les hommes recherchaient la conversation et la société des hommes, et c'est ensemble qu'ils allaient se divertir ou se soumettre aux devoirs plus austères de l'existence. De la même manière, les femmes recherchaient la compagnie de leur propre sexe. Entre les sexes il n'y avait que peu de sociabilité, au sens où l'on entend ce terme dans une société raffinée.*[20] »



Peinture représentant une cérémonie iroquoise
de manière significative, hommes et femmes sont séparés

La division sexuelle du travail et, par conséquent, de la vie sociale, est d'autant plus saillante dans ces sociétés qu'elles ignorent le plus souvent toute autre forme de division du travail, hormis celle de l'âge. Chez ces peuples, il n'existe ni prêtres professionnels, ni soldats, ni fonctionnaires, ni commerçants. Les premiers artisans spécialisés n'apparaissent qu'avec la métallurgie. Tous les hommes,

---

hiers de l'Homme, nouvelle série VIII, 1968.

20 Lewis Henry Morgan, *League of the Iroquois*, Sage & Brothers, Rochester, 1851, p. 323.



Gravure du Levant espagnol (- 5000 ?) Toutes les traces archéologiques confirment le monopole des hommes sur les armes

et toutes les femmes, exécutent donc l'ensemble des travaux nécessaires pour satisfaire leurs besoins, la seule répartition, généralement très stricte, étant ainsi celle qui existe entre les sexes.

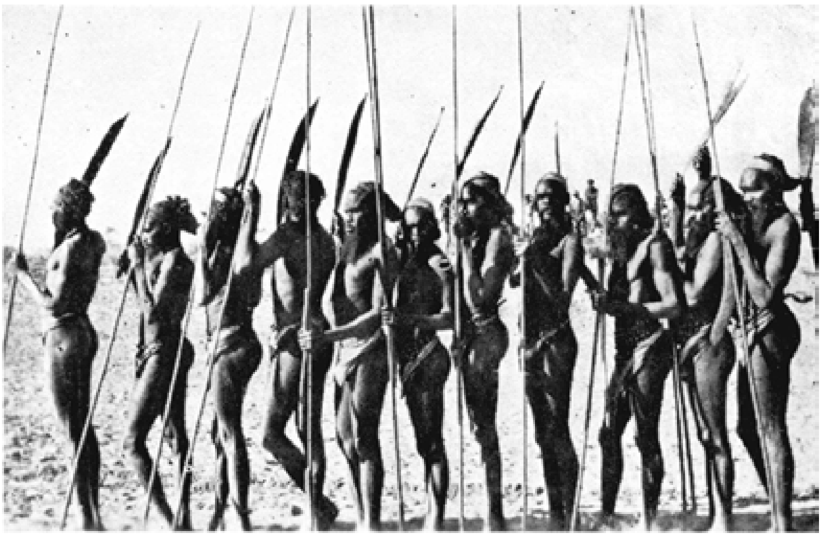
La division sexuelle du travail n'est pas seulement universelle dans les sociétés humaines ; elle est également un trait propre à notre espèce. Chez aucun autre primate, mâles et femelles ne s'adonnent ainsi à des activités différentes tout en fournissant systématiquement à l'autre sexe une partie de leur produit. Sa rigueur, tout comme ses modalités, a pu varier d'un peuple à l'autre : le tissage, la poterie, la construction des habitations, telle ou telle activité agricole étaient dévolus aux hommes dans certaines sociétés et aux femmes dans d'autres. Mais, au-delà de ces variations, la division sexuelle du travail présente certaines régularités remarquables.

À la source du pouvoir masculin

Il existe en effet une règle générale et qui a joué un rôle crucial dans la manière dont se sont organisés les rapports entre les sexes. Dans toutes les sociétés observées en ethnologie et, pour autant que les traces archéologiques nous renseignent à ce sujet, pour toutes celles du passé, régnait une division sexuée du travail qui, de manière plus ou moins exclusive, attribuait aux hommes la grande chasse, et tout particulièrement la mise à mort du grand gibier, et le maniement des armes les plus létales, propulseur, lances et arcs.

Contrairement à ce que l'on croit souvent, il n'est pas si facile d'expliquer pourquoi il en est ainsi. Toutes les raisons « naturelles » que l'on invoque généralement (mobilité réduite due à la maternité, nécessité de protéger les femmes en raison de leur importance pour la reproduction du groupe) ont en réalité de quoi laisser insatisfait. Si elles peuvent à la rigueur expliquer pourquoi les femmes sont temporairement écartées de telle ou telle forme de chasse (comme le serait un homme malade ou blessé), elles n'expliquent pas pourquoi, dans toutes les sociétés connues, c'est le simple fait d'être une femme qui interdit, à vie, d'approcher d'une arme tranchante et d'aller chasser le gros gibier. D'ailleurs, aucun peuple n'explique les interdits dont les femmes sont l'objet par des considérations pratiques. Tous invoquent des croyances magico-religieuses.

Sans avancer de réponse définitive à cette question qui reste à l'heure actuelle largement non résolue, on peut en revanche être assuré que le monopole masculin sur la chasse et les armes a partout donné aux hommes une position de force vis-à-vis des femmes. Le



Guerriers australiens. Là comme ailleurs,
dans de tels rassemblements, les femmes sont bien rares !

sexe qui détenait le monopole des armes exerçait de ce même fait un monopole sur ce que l'on peut appeler la « politique extérieure », c'est-à-dire la gestion des relations, pacifiques ou belliqueuses, avec les groupes environnants. Or, pour la plupart des sociétés primitives, cette question était aussi omniprésente que vitale. Privées des armes qui leur auraient donné les moyens de se défendre, les femmes ont partout été en situation de se voir réduites au rôle d'instruments dans les stratégies des hommes.

Quoi de plus commun, en effet, que d'échanger des femmes afin de sceller une alliance, ou d'offrir, temporairement ou définitivement, une épouse à un étranger en signe de bonne volonté ? Chez les Inuits, comme chez bien d'autres peuples, les règles de l'hospitalité voulaient qu'en plus du gîte et du couvert, l'hôte fournisse une femme, généralement sa propre épouse, à son invité. En Australie, un groupe qui voyait arriver une petite troupe hostile avait le recours d'envoyer quelques femmes à sa rencontre, qui étaient chargées d'offrir leurs faveurs sexuelles. L'acceptation de cette offrande par les agresseurs signifiait que la querelle était dorénavant vidée. On pourrait ainsi multiplier les exemples, à l'instar de celui des Jivaros (achuar) : « *Le lieu stratégique du pouvoir masculin est [...] extérieur au procès de production. Les hommes achuar possèdent le monopole absolu de la conduite des 'relations extérieures' (...) Corrélativement, ils exercent un droit de tutelle sur leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles, et ils sont donc les seuls décideurs dans le procès général de la circulation des femmes, soit sous la forme pacifique de l'échange avec les alliés, soit sous la forme belliqueuse du rapt chez les ennemis.* [21] »

Le monopole universel des hommes sur les armes et la chasse explique donc leur monopole sur la guerre et les fonctions politiques – car c'est aussi une loi universelle que les hommes détiennent la majorité, si ce n'est la totalité, des fonctions politiques. Partout, ce

21 Philippe Descola, « Le Jardin de Colibri. Procès de travail et catégorisations sexuelles chez les Achuar de l'Équateur », *L'Homme*, vol. 23, n° 1, p. 81.



Femmes minangkabau. Chez ce peuple de l'île de Sumatra, pourtant islamisé depuis plusieurs siècles, ce sont elles qui possédaient les maisons, les champs et même les bovins !

sont les hommes qui sont les porte-parole, et les décisionnaires officiels ; partout, ce sont les hommes qui tiennent conseil au nom de la collectivité. Et même dans les rares sociétés où les femmes sont admises à délibérer, leur voix n'a pour ainsi dire jamais le même poids que celle de leurs homologues masculins.

Voilà comment s'explique le fait que, malgré la grande diversité des rapports entre les sexes, aucun matriarcat n'a jamais pu être observé. La sphère de la guerre et de la politique a représenté pour les hommes une forteresse que les femmes n'ont jamais conquise. Les femmes, chez les Iroquois ou d'autres peuples, ont parfois détenu certains pouvoirs qui pouvaient faire pièce à ceux des hommes. Mais, contrairement à ce que les hommes, eux, ont pu faire dans bien des sociétés, elles n'ont jamais pu concentrer tous les pouvoirs.

L'ÉCONOMIE, CONTRE-POUVOIR FÉMININ

C'est donc parce que les hommes ont partout régné sur les armes que le matriarcat n'a existé nulle part. Mais c'est parce que l'autonomie et les pouvoirs des femmes, en particulier en matière économique, ont parfois pu être considérables, que celles-ci ont été parfois en situation de contrebalancer, partiellement ou totalement, les pouvoirs des hommes.

Il est frappant, en effet, que dans celles des sociétés primitives où les femmes font sensiblement jeu égal avec les hommes, c'est sur la base de leur influence économique. Une fois de plus, les Iroquois représentent un cas exemplaire. Les femmes iroquoises possédaient les champs et les maisons. Elles géraient les récoltes et les stocks de grains. Là était le point d'appui qui leur permettait de tenir tête à un époux incorrect ou paresseux – et, le cas échéant, de le mettre à la porte sans autre forme de procès. Sur le plan collectif, c'est ce même point d'appui qui donnait aux femmes la possibilité de s'opposer à certaines décisions des hommes. La menace de refuser de livrer du grain était par exemple très efficace pour rendre impossible une guerre votée par un conseil de tribu où seuls les hommes étaient éligibles.

Pour les femmes des sociétés primitives, les positions économiques étaient donc le gage d'une position sociale favorable. Toutefois, ces positions économiques ne découlaient pas automatiquement de leur participation au travail productif. Dans toutes ces sociétés, en effet, les femmes contribuaient à la production, fournissant même parfois la majorité des apports en nourriture. Pourtant, c'est seulement au sein de certains peuples qu'elles disposaient de droits étendus, voire exclusifs, sur le produit de leur travail. Ailleurs, cet apport ne les protègeait pas forcément de la domination des hommes, comme dans toutes ces tribus de Nouvelle-Guinée où ce sont les femmes qui élèvaient les porcs, mais où ce sont les hommes qui les échangeaint pour leur propre compte. Dans ces sociétés qui ne sont pas organisées sur la base du marché anonyme, la participation des femmes au travail productif est une condition

nécessaire, mais non suffisante, pour qu'elles disposent de leur produit et qu'elles bénéficient du même coup de l'influence sociale correspondante.

Le monopole masculin sur la chasse et les armes explique donc ce qu'il y a d'universel dans les rapports entre les sexes, à savoir l'absence de matriarcat. La grande diversité des prérogatives des femmes en matière économique explique en bonne partie ce qu'il y a de variable, pourquoi ici les femmes ont pu faire pièce aux hommes alors que là, elles leur ont été subordonnées à un degré ou à un autre.

Quoi qu'il en soit, la profondeur et l'importance de la division sexuelle du travail dans ces sociétés expliquent également que l'égalité des sexes dans son sens moderne y soit partout restée, au sens propre, impensable. Les livres d'ethnologie regorgent d'actes ou d'attitudes de résistance des femmes vis-à-vis de leur oppression, telles ces jeunes australiennes qui s'enfuyaient avec leurs amants au péril de leur vie, ou ces mères néoguinéennes qui tuaient leurs enfants à la naissance pour ne pas donner de descendance à leur mari haï. Mais si les réactions individuelles ne manquent pas, on ne connaît pas un seul exemple où, avant le contact avec l'Occident, les femmes aient contesté le principe même de la division sexuelle de la société, où elles aient imaginé pouvoir détenir les mêmes droits que les hommes, exercer les mêmes occupations, les mêmes fonctions, bref, occuper la même place sociale qu'eux. Pour qu'une telle idée voie le jour et gagne les esprits, il fallait que la structure économique des sociétés connaisse de formidables bouleversements.

Le passé, le présent et l'avenir

Le rôle révolutionnaire du capitalisme...

Le fait que le capitalisme soit la première société de toute l'aventure humaine à avoir secrété l'idéal dit de l'égalité des sexes ne doit rien au hasard.

Le capitalisme est en effet le premier système économique à reposer, en quelque sorte, sur l'anonymat généralisé. Les produits du travail tendent tous à y prendre la forme de marchandises, c'est-à-dire à être échangés contre un équivalent appelé « monnaie ». Comme l'avait montré Marx, la monnaie représente le travail humain, mais un travail humain abstrait, c'est-à-dire indifférencié. Ainsi, le fait que les produits du travail soient dorénavant destinés à être vendus sur le marché mondial signifie que les caractéristiques concrètes des producteurs de chaque marchandise, dont leur identité sexuelle, sont fondues et dissoutes dans un gigantesque creuset, où seule subsiste la quantité de travail humain qu'elle incarne. Rien, dans le fait qu'un tee-shirt vaut 10 € et qu'une automobile en vaut 10 000 €, ne permet de savoir s'il l'un ou l'autre a été fabriqué par des hommes plutôt que par des femmes. Si l'argent n'a pas d'odeur, il n'a pas non plus de sexe.

Le capitalisme n'a d'ailleurs pas seulement établi la nature commune des produits du travail : en transformant la force de travail en marchandise, en rémunérant par la même monnaie tous les salariés, masculins comme féminins, il a aussi établi la nature commune des travailleurs eux-mêmes. « À travail égal, salaire égal ! » Cette



« Nous voulons l'égalité des sexes ! », photo tirée du film We want sex equality *(2010), d'après la grève des .ouvrières de Ford Dagenham en 1969 pour exiger des salaires égaux à ceux des hommes.*

revendication emblématique des femmes prolétaires l'exprime de la manière la plus claire qui soit.

Ces évolutions, à elles seules, ne suppriment pas la division sexuelle du travail, non plus que son caractère inégalitaire ; elles n'empêchent pas que les femmes puissent, de droit ou de fait, être cantonnées dans certains emplois ou victimes d'interdits. Mais, et c'est là le point crucial, elles créent les conditions de sa disparition en faisant quotidiennement la démonstration que dorénavant, les travaux des hommes et ceux des femmes n'existent plus côte à côte, dans des sphères séparées, mais qu'ils sont d'une même nature, d'une même substance, dont la monnaie est la mesure.

Ainsi, en instaurant l'échange généralisé des produits du travail et des travailleurs eux-mêmes contre la monnaie, le capitalisme, pour la première fois dans l'histoire, a fait naître, dans les faits comme dans les esprits, le travail humain abstrait. Et en établissant ainsi la commune nature du travail et des travailleurs des

deux sexes, il a brisé une barrière multimillénaire et pavé la voie à une conception de la société où le sexe ne serait plus la base d'une distinction entre êtres humains, ni dans le travail, ni dans le reste de la vie sociale.

Dans la longue marche qui a mené l'humanité sur la voie d'une productivité toujours plus grande, la division sexuelle du travail a été le premier pas. Il ne pouvait sans doute en être autrement : la différence des sexes a quelque chose d'évident, et fournissait une matière toute trouvée à une première spécialisation des travailleurs. Par la suite, avec les progrès de l'économie, de la science et de la technique, la division du travail n'a cessé de s'approfondir. Au cours du temps, de nouveaux métiers sont apparus, par dizaines, puis par centaines, rendant objectivement l'immémoriale division sexuelle du travail de plus en plus surannée. Mais tant que les produits n'étaient pas des marchandises, tant qu'on en restait à des



Les « mujeres libres », organisation anarchiste de femmes durant la révolution et la guerre civile espagnole. L'émancipation des femmes est intimement lié à l'émancipation sociale.

formes économiques où les producteurs pouvaient être directement identifiés au travers de leurs produits et donc assimilés à eux, où la force de travail elle-même n'était pas transformée en marchandise, ces progrès supplémentaires pouvaient s'effectuer au sein du cadre général fixé par la division sexuelle. Il a existé de plus en plus de métiers de toutes sortes ; rien ne les empêchait de continuer à être des métiers d'hommes et des métiers de femmes. C'est cette barrière que le capitalisme a contribué à saper. En généralisant la forme de la marchandise, il a fait apparaître une nouvelle réalité, celle du travail humain sexuellement indifférencié, qui permet d'entrevoir le temps où la division sexuelle du travail sera reléguée au rang des vieilleries dépassées, « *aux côtés de l'État, du rouet et de la hache de bronze* », pour paraphraser Engels.

C'est en ce sens que le capitalisme, sur la question de l'émancipation des femmes comme sur tant d'autres, a joué un rôle révolutionnaire. Non qu'en soi, la situation des femmes y soit « meilleure » que dans les sociétés précédentes. À ce degré de généralité, cette appréciation n'a pas beaucoup de sens. Et la situation des femmes sous le capitalisme selon l'époque, le pays et le milieu social est certainement aussi diverse qu'elle pouvait l'être dans les premières sociétés humaines. Mais de même qu'il a posé les bases économiques et sociales qui rendent caduques les frontières nationales ou la possession privée des moyens de production, il a rendu caduque la division des tâches et des rôles sociaux selon le sexe.

...ET LA NÉCESSITÉ DE LE RENVERSER

On pourrait bien sûr s'interroger de la possibilité de mettre fin à l'oppression des femmes sans mettre à bas les fondements de l'exploitation et de toutes les oppressions, c'est-à-dire sans mettre à bas le système capitaliste lui-même. C'est le choix que font bien des féministes, qui militent sur le seul terrain de la lutte contre la domination masculine. Ce choix pourrait ne pas paraître absurde. Après tout, dans le royaume éthéré de la théorie pure, un capitalisme débarrassé de toute forme de discrimination entre les sexes n'est pas

inconcevable – et certaines femmes des classes les plus favorisées ne tiennent pas forcément à lier leur sort au renversement de l'ordre social existant. La réalité n'est cependant pas un royaume éthéré ; et refuser de situer le combat pour l'émancipation des femmes à celui, plus large, de l'émancipation du prolétariat, procède d'une myopie bien imprudente.

Le capitalisme charrie un cortège de misère et d'oppression qui renouvelle sans cesse le terreau fertile sur lequel peuvent prospérer toutes les formes de préjugés, dont ceux qui visent les femmes. La période que nous vivons l'illustre cruellement. Même dans les quelques pays du monde où les femmes ont acquis une certaine émancipation, celle-ci reste sous la menace permanente de retours en arrière. En France, l'IVG reste légal. Mais pour combien de femmes le démantèlement de l'hôpital public rend-il chaque année l'exercice de ce droit plus difficile ? Et comment affirmer que les courants réactionnaires qui ne cessent de se manifester ne parviendront jamais à leurs fins ? Il suffit de porter le regard ailleurs en Europe ou aux États-Unis pour mesurer la fragilité d'un droit qui semblait pourtant acquis. Quant à la partie la plus pauvre de la planète, écrasée par le sous-développement et la guerre, les trente dernières années n'ont cessé de montrer que le drapeau de l'oppression des femmes, brandi en guise de symbole « anti-impérialiste » pouvait y servir avec succès de dérivatif à d'authentiques combats émancipateurs.

Si bien des courants féministes ont pu croire en la possibilité d'éradiquer la domination masculine dans le cadre des structures économiques existantes, aux yeux du courant communiste, de tels choix sont toujours apparus réducteurs et, en fin de compte, à courte vue. Non seulement le combat contre la domination masculine et celui contre l'exploitation de l'homme par l'homme n'ont rien de contradictoire, mais aucun des deux ne peut ignorer l'autre sous peine de courir à l'échec.